

ABDUL RAHMAN MOUNIF

Villes de sel

L'errance

roman traduit de l'arabe
par France Meyer

Sindbad
ACTES SUD

À Ali Mounif, trop tôt disparu.

Wadi al-Ouyoun...

Soudain, au cœur d'un désert hostile, impitoyable, surgit cette tache verte, comme jaillie du ventre de la terre ou tombée du ciel, en contraste parfait avec ce qui l'entoure, ou pour être exact, sans aucun lien avec l'environnement. Incrédule et émerveillé, on se demande alors comment l'eau et la végétation ont pu naître en un tel endroit. Puis un mystérieux sentiment de respect succède à l'effet de surprise. Ainsi s'expriment parfois le génie et l'opiniâtreté de la nature, et ces rares manifestations demeurent rétives à toute explication.

L'oasis de Wadi al-Ouyoun peut sembler spectacle banal à ses habitants et, le temps passant, ne plus les étonner. Les palmiers qui se pressent dans le lit de l'oued, les sources qui jaillissent ici et là de l'hiver au début du printemps leur sont familiers. Ils savent cependant, malgré la force de l'habitude, qu'une puissance bienfaitrice les protège et les fait vivre. Mais les caravanes, couronnées de nuages de poussière, anéanties par la fatigue et par la soif, forcent le pas de la dernière étape pour toucher plus vite au but et cèdent à une effervescence presque insensée. En apercevant l'eau, les voyageurs modèrent l'allure, conscients que celui qui a créé le monde et l'homme a aussi créé Wadi al-Ouyoun à cet endroit précis pour les sauver d'une mort certaine dans un désert traître

et maudit. Quand la caravane s'immobilise enfin, se déleste de son chargement, et que chacun s'abreuve, une torpeur délicieuse, proche de la béatitude, s'installe. Est-ce le climat ambiant, la douceur de l'eau, l'impression d'avoir échappé au danger? Le fait est que cette euphorie gagne aussi le troupeau, qui, soudain moins docile, renâcle à se laisser bâter et à poursuivre sa route.

Pour les caravanes, et pour ceux qui la voient pour la première fois, l'oasis de Wadi al-Ouyoun est un fait d'exception, un miracle, un spectacle inoubliable, et ce nom revient sur toutes les lèvres, à chaque étape du chemin : "Quand atteindrons-nous Wadi al-Ouyoun?" "Combien de jours y ferons-nous halte avant de repartir?" "Où es-tu, Wadi al-Ouyoun, ô paradis?" Fascination bien naturelle, l'oasis représentant à la fois le salut des caravanes et celui des voyageurs, puisque c'est là qu'ils trouvent bien des réponses à leurs questions : quand est passé le dernier convoi, où va-t-il, que transporte-t-il, en quelle quantité... Quels sont les prix pratiqués, à qui appartient quoi, et autres éléments à la lumière desquels les nomades évaluent leurs besoins en marchandises et les tractations à venir, et décident s'ils doivent vendre ici ou ailleurs, se remettre en chemin, s'attarder quelques jours, ou... reposer les mêmes questions.

Laisser Mut'ib al-Hadhal parler de Wadi al-Ouyoun, c'est écouter un conte de fées. Car il ne s'en tient pas à la fraîcheur de l'air, à la douceur de l'eau qui coule à longueur d'année, à la beauté des nuits... Il ajoute mille détails fabuleux et, d'après les anciens, cite des faits qui remontent au Déluge! Entre Mut'ib al-Hadhal et Wadi al-Ouyoun existe un lien particulier, une passion rare. Mais ceux qui vivront deux époques, celle de l'oasis telle que l'a connue Mut'ib et la suivante, diront tout autre chose. Ils diront de cette oasis, avec ses palmiers et ses sources désaltérantes auprès desquelles

les nomades faisaient halte plusieurs jours pour se reposer et se ravitailler avant de reprendre la route vers d'autres lieux hospitaliers, ils diront de cette oasis qu'elle était essentielle. Si elle n'avait pas existé, il n'y aurait eu ni homme, ni vie, ni piste caravanière, ni caravane, et ni Mut'ib al-Hadhal ni sa tribu des Atoum n'auraient vécu dans cette partie du monde.

L'oasis s'étend sur une largeur de cinq kilomètres, s'étirant jusqu'à n'être plus qu'un étroit ruban semé de quelques palmiers malingres et clairsemés, nourris par le filet d'eau qui coule jusqu'à eux, ou par ce que laissent les hommes et les bêtes qui s'aventurent là. En cette extrémité, la végétation s'éclaircit visiblement de loin en loin. Au-delà du dernier palmier s'ouvre une aire de sable et de sel, un espace particulier et caractéristique qui relève à la fois de l'oasis et du désert, puisqu'il s'incurve soudain et s'élève peu à peu pour faire corps avec l'erg qui lui succède. Quand le vent souffle, le sable s'engouffre dans cette dépression et vient buter contre les tamaris, les jujubiers et les buissons d'absinthe, plantés serrés en bordure d'oued. Là, la terre est plus sombre, retenue par la végétation qui sert d'écran et tient le sable à distance, l'empêchant de tout ensevelir.

L'oasis est cernée par des collines, éminences sablonneuses et mouvantes dominant les vastes étendues alentour, mais que la direction des vents et la nature du terrain ont stabilisées. Elles servent de repères et ont chacune un nom : à l'est s'élève Al-Zahra, au nord Al-Watfa et Oum al-Athl. Celles qui s'étendent à l'ouest et au sud sont de moindre importance, pour les voyageurs comme pour l'oasis, mais elles ont aussi un nom, tant il est essentiel dans le désert de nommer les choses. Ces noms ne relèvent ni d'un simple désir ni d'un caprice humain. Ils sont dictés par l'environnement et définissent les caractéristiques et l'importance de chaque colline.

Ceux qui connaissent bien la région savent que d'un côté, la mer est à quelque sept ou huit jours de marche de Wadi al-Ouyoun. Mais la piste caravanière n'y conduit pas, même si, de puits en oasis, elle s'en approche ou s'en éloigne. Quant à dire où le désert prend fin de l'autre côté, nul ne s'y risquerait – cela reste un mystère.

Les bonnes années, c'est à Wadi al-Ouyoun qu'apparaissent les premiers signes de prospérité. Non seulement l'eau jaillit en abondance et remplit les trois bassins qui entourent la source, mais elle coule là où on ne s'y attend pas. Ces années-là, on sème et on plante à profusion, et l'herbe pousse dru dès les premières pluies. Les oasiens en sont transformés, et les nomades, pourtant coutumiers de la halte, n'en croient pas leurs yeux. Car leurs hôtes insistent pour qu'ils s'attardent parmi eux, poussent la vertu à donner plus qu'ils ne prennent, s'acharnent à retarder leur départ. Ces années-là, la générosité frise le gaspillage, et les voyageurs incrédules reprochent aux sédentaires de ne pas songer à l'avenir et d'oublier avec désinvolture les rigueurs du passé.

Mais pendant les années de sécheresse – de loin les plus fréquentes –, les oasiens semblent abattus, refermés sur eux-mêmes, et laissent les voyageurs agir à leur guise, sans s'y intéresser ni s'en agacer. Si on leur offre quelque marchandise en échange de leurs dattes, de leur eau et autres services, ils acceptent avec reconnaissance, toutefois peu prolixes. Ils n'ont qu'une seule requête, c'est que la caravane emporte ceux de leurs hommes qui depuis longtemps se préparent à partir. L'oasis tout entière s'en voit soulagée et reprend confiance, parce qu'elle se déleste d'un lourd fardeau et met son espoir en ceux qui ne manqueront pas de revenir un jour. Ce soulagement, cette lueur d'espérance, le flux régulier de l'eau et des caravanes lui rendront sa puissance et sa notoriété. Elle ne redoutera plus rien, ne tremblera plus devant rien, car

elle trouvera moyen – elle y parvient toujours – de faire face à ses problèmes et de les résoudre.

À Wadi al-Ouyoun, le flux des hommes ressemble au flux des eaux. S'ils sont trop nombreux, s'ils atteignent un certain niveau, ils débordent et s'éparpillent ; cette crue puis cet exil lui sont nécessaires depuis des lustres. L'oasis soudain ne peut plus les faire vivre, et les jeunes, qui en sont conscients, partent en quête d'autres lieux où s'établir et faire fortune. Cet irrésistible élan peut sembler étrange, mystérieux, sans rapport toujours avec les pluies et les saisons, comme c'est le cas pour certaines migrations. Car la pluie a beau tomber dru une année, les pâturages croître autour de l'oasis, les sources jaillir et l'eau courir sur des distances inespérées, une vision fatale s'empare des cœurs à leur insu. Une soif que connaissent bien les anciens, qu'ils taisent et combattent, qui somnole puis s'éveille dans l'âme des garçons et des mères de famille, impérieuse pour les premiers, accablante pour les secondes. Mais l'envie de voir le monde, le rêve de faire fortune, ce désir d'ailleurs sont si forts chez les jeunes que, perdant patience et indifférents aux conseils des anciens, ils prennent seuls la route, aussi ardue soit-elle.

Aucun des hommes de l'oasis n'échappe à cette envie d'ailleurs, et rares sont les adultes qui ne sont jamais partis. Bien sûr, durée et objectifs varient, ces pérégrinations pouvant se prolonger plusieurs longues années, prendre parfois toute une vie ou ne durer que quelques mois, les voyageurs s'en revenant triomphants ou déçus, mais toujours nostalgiques, lourds d'idées neuves et de souvenirs, et du désir de repartir. L'influence de ces périple sur les hommes de Wadi al-Ouyoun ne peut se résumer en quelques mots. À chaque voyageur ses références et ses attentes. Les avis divergent souvent. La réussite et l'échec, la richesse et la pauvreté n'ont pas le même sens pour tous. On en voit qui reviennent auréolés

de souvenirs, d'anecdotes et d'historiettes brillant au firmament des rêves, et cependant restent pauvres, ou presque, et continuent malgré tout – et les autres avec eux – d'évoquer les tâches accomplies, les sommes passées entre leurs mains puis envolées, et la précarité de l'existence.

Ces récits sont monnaie courante à Wadi al-Ouyoun. Ils enflamment les imaginations, soulèvent un enthousiasme irréprouvable. Et les jeunes qui promettent de revenir bientôt, au printemps prochain ou à l'automne, se doutent que leurs aînés ne les croient pas, même s'ils le prétendent et opinent avec une sorte de désespoir résigné. Si on en vient à évoquer la mort, si une mère verse une larme ou si un père prononce un mot de trop, l'imminence du départ, ce souffle diabolique, rend parfois les enfants cruels et inflexibles. Mais, vite, ils se reprennent et se radoucissent.

À Wadi al-Ouyoun, chacun songe tôt ou tard à partir et ne se défait jamais de ce désir. Petits et grands le savent, et, coutumiers du fait, ne s'en attristent plus, ne s'y opposent plus. Même les mères qui préféreraient garder leur progéniture auprès d'elles jusqu'à la mort, parce qu'elles redoutent l'inconnu et n'imaginent pas de meilleur endroit pour vivre que cette oasis, finissent à un moment ou à un autre par se résigner, cédant à l'impuissance et au découragement, tout en gardant l'espoir que leurs fils reviendront un jour, leur appétit d'ailleurs à jamais rassasié.

*

Les gens de Wadi al-Ouyoun conjuguent de façon singulière l'affabilité et un brin de folie. Pacifiques et heureux de vivre, toujours prêts à rendre service sans rien attendre en retour, ils se révèlent parfois indolents et rêveurs. Les caravaniers, qui pourtant ne s'attardent guère dans l'oasis, connaissent leurs

défauts et tolèrent un comportement qu'ils ne permettraient pas ailleurs. Ils disent : "Ce sont de grands enfants, un mot les ravit ou les tue, il faut savoir leur parler mais aussi savoir les prendre." Les nomades se comportent donc de manière particulière, parfois même au-delà des paroles échangées, parce que les oasiens étudient avec attention les faits et gestes des autres. S'ils acquièrent une certitude ou se forment une opinion, ils n'en démordent plus. Il est extrêmement rare qu'ils changent d'avis ou d'attitude, et s'ils ne sont pas d'accord sur un sujet quelconque, il s'en trouve toujours un pour dire : "Ne vous pressez pas! Nous avons vu passer des milliers de gens, et la vie nous a beaucoup appris. Attendez!" Ce genre d'injonction met un terme à bien des discussions, et, les paris étant ouverts, seul le temps finit par départager celui qui a tort de celui qui a raison.

Les voyageurs s'appliquent et s'encouragent mutuellement à traiter les oasiens comme des gens à part, car la plus infime erreur ou la moindre attitude irréfléchie peut affecter la caravane tout entière et influencer longtemps ses relations avec les sédentaires. Ceux qui d'habitude insistent pour dormir près de leur marchandise et de leur bien, qui ne la quittent pas un instant des yeux et la veillent sans fléchir, ceux qui n'en confieraient la garde à personne, ceux-là même accordent une confiance absolue aux oasiens et se sentent parmi eux en parfaite sécurité. Pour ces derniers, toute tractation commerciale doit s'effectuer rapidement, sans marchandage ni discussion, car ils considèrent toute polémique comme un manque de confiance et d'honnêteté, surtout lorsque les membres de deux caravanes entament d'interminables palabres où transparait souvent la feinte volonté de ne rien acheter, ou un vaste écart entre le prix demandé et le prix offert. Si l'acheteur et le vendeur parviennent à un accord, l'un se pliant aux conditions de l'autre, les oasiens scandalisés poussent parfois des exclamations incrédules et désapprobatrices. Et les sourires satisfaits

qui illuminent les visages des deux parties en amènent certains à conclure : “Ces marchands sont des diables d’hommes! Ils n’ont aucune notion du bien et du mal!”

Si on leur fait remarquer que commercer, c’est marchander, négocier, puis s’entendre, et que les bénéfiques qui en résultent sont aussi licites que l’eau du ciel, les oasiens rétorquent à voix haute ou songent en silence, mi-apitoyés mi-railleurs : “Comment comparer celui qui travaille toute l’année pour gagner son pécule à celui qui empoche la même somme en un instant?”

Les caractéristiques qui singularisent les gens du *wadi** se retrouvent chez les Bédouins de la tribu des Atoum. Car l’endroit où ceux-ci ont choisi de vivre, la colline d’Al-Zahra, et les liens qui les unissent à la vaste confédération des clans éparpillés dans le désert ont forgé le regard qu’ils portent sur l’existence et influencé leur comportement. Rien ne les oblige à accueillir les caravanes dès leur arrivée ; celles-ci se dirigent naturellement vers le puits et le caravansérail attendant. Perchés sur la hauteur, les Atoum les épient, mais ils ne vont à leur rencontre qu’après mûre réflexion. Forts du sentiment de puissance et de confiance en eux que leur confère leur appartenance à une constellation de tribus, ils considèrent les choses et l’argent avec hauteur, parfois même un certain mépris. Ils savent que la vie, aussi dure soit-elle, n’aura jamais raison d’eux, et arborent souvent un masque revêché qui frise l’impolitesse. Mais s’ils accordent leur confiance ou leur amitié, ils donnent sans compter et se satisfont d’un rien sans amertume.

Les Atoum de Wadi al-Ouyoun sont les plus pauvres mais les plus orgueilleux des gens, deux traits sans doute liés car,

* En français “oued”, mot d’origine arabe, cours d’eau temporaire dans les régions arides. Le mot désigne aussi le lit, la vallée, ou la gorge du cours d’eau. Dans le texte, Wadi al-Ouyoun, la Vallée des Sources, est le nom de l’oasis.

quoi qu'ils fassent, ils ne s'enrichissent jamais. À un moment ou à un autre de leur existence, ils dilapident tout ce qu'ils ont gagné, sans regret ni remords, puis ils repartent de zéro, avec une ardeur qui ne souffre ni trêve ni lassitude, jusqu'à ce que, fortune refaite, ils s'adonnent au même petit jeu.

Misérables, les oasiens le sont aussi, mais ils semblent contents de la vie qu'ils mènent et la louent parfois à outrance. S'il leur arrive de se plaindre, c'est que les dattes sèches, le lait aigre et ce pain dur qu'ils sont tenus d'ingurgiter des mois durant les plongent dans une anxiété qu'avivent les douleurs d'estomac, la déshydratation des visages et des corps, la faiblesse et les vertiges qui en résultent. Sans parler des enfants, maigres et le teint cireux, qui succombent en été à des crises alternées de diarrhées ou de vomissements... Quand ces phénomènes se renouvellent et s'amplifient, la peur s'installe, et on se prend à rêver du pain frais et du peu de viande qui permettraient de s'aguerrir et de résister. Tout le *wadi* attend alors la prochaine caravane, promesse de changement et occasion peut-être d'égorger quelques moutons grâce aux gains récoltés. Si elle tarde à venir, on invente un prétexte pour abattre un chameau et nourrir la tribu. Et la vie en est transformée.

Changent alors la nature et le comportement des gens, les langues se délient, les veillées se prolongent. Les soirs d'été, on ne se contente plus de palabrer autour d'un café, on chante, et on danse parfois. Ces nuits-là se prêtent aux épanchements, aux souvenirs ; le désir ou l'agressivité se réveillent au ventre des hommes, pour des raisons obscures ou sans raison aucune, et dès que la faim renaît au creux des entrailles, dès la première tournée de lait aigre, il s'en trouve un pour clamer haut et clair :

— De la viande... oui, de la viande! Ce soir, c'est de la viande qu'il nous faut!